



Le féminin d'auteur

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

La notion d'écriture inclusive date des années 2015-2016, mais ce qu'elle laisse entendre a régulièrement été traité et débattu, avec plus ou moins de pertinence, depuis le début du XX^e siècle. En avril 1905, le n° 4 du mensuel féminin illustré *La Vie heureuse*, lancé par la librairie Hachette le 15 octobre 1902, contient ainsi un article anonyme intitulé « Un féminin à "auteur" » et sous-titré « Notre enquête chez les philologues ». Son contenu est des plus instructifs.

Ces philologues sont au nombre de six : Antoine Thomas, professeur « en Sorbonne de langue et de littérature françaises » et membre de l'Institut ; Michel Bréal, professeur de grammaire comparée au Collège de France et membre de l'Institut ; Louis Havet, professeur de philologie classique au Collège de France et membre de l'Institut ; Salomon Reinach, membre de l'Institut, qui possède, est-il mentionné, une « érudition universelle » ; Rémy de Gourmont, lequel « a depuis longtemps, dans les chroniques du *Mercur de France* comme dans ses ouvrages, occupé de philologie son libre et curieux esprit » et affirmé que « le poète devait être grammairien » ; et enfin Paul Meyer, pionnier des études de philologie romane en France et président de la Société de l'École des chartes.

L'article est enrichi de cinq photos en médaillon représentant chacune des cinq premières *sommités*. Il débute par ce chapeau :

La Vie heureuse, en réunissant, comme on le sait, cette assemblée de femmes qui se sont fait un nom dans les lettres, et qui décerneront chaque année le prix de

cinq mille francs, a créé une sorte d'Académie féminine : nous pouvons employer le mot, puisqu'il a été dit de toutes parts. La réunion du 2 mars a été occupée, suivant le juste usage des Académies, à une question de dictionnaire. Il n'existe pas de féminin à auteur ; et on a cherché de quel nom la langue française devrait nommer les femmes qui écrivent. »

Dans l'assemblée en question, figuraient entre autres Anna de Noailles, Juliette Adam, Caroline Rémy, plus connue sous le pseudonyme de Séverine, Jeanne Loiseau (elle signait, elle, Daniel Lesueur ses œuvres littéraires), Gabrielle Réval ou encore Julia Daudet, la femme d'Alphonse Daudet, la mère de Léon Daudet. Ensemble, elles avaient fondé en novembre 1904 le prix La Vie heureuse, en réaction au prix Goncourt. Le prix La Vie heureuse deviendra le prix Femina-La Vie heureuse en 1918, puis, quatre ans plus tard, le prix Femina tout court.

La première lauréate sera Myriam Harry (1869-1958) pour son roman orientaliste *La Conquête de Jérusalem* – ce qui lui vaudra un très grand succès de librairie et une large notoriété, comparable ou presque, durant plusieurs décennies, à celle d'une vedette de cinéma (elle a fait la une de divers journaux et magazines). Le 28 mai 1932, le critique Frédéric Lefèvre allait venir l'interroger à son domicile, à Neuilly, « face à l'île de la Jatte », l'occasion pour la romancière de parler de ses livres, du *sulfureux* Sacher Masoch, qu'elle avait eu la chance de rencontrer dans un village de Hesse, de Pierre Loti et de l'influence qu'il a exercée sur ses propres écrits, de Marcel Schwob, avec lequel elle a collaboré, de Jules Lemaître, de Marguerite Audoux, ou encore de l'avenir du roman féminin et des « femmes de lettres »...

– Mais toutes les femmes sont romancières, dit-elle notamment à son interlocuteur. Chacune d'elles pourrait écrire le roman qu'elle a vécu ou celui qu'elle eût voulu vivre. Ah ! si les femmes voulaient, le roman serait leur domaine, mais la femme reste un être timide et n'ose pas écrire tout ce qu'elle ressent. Gare à vous si elle s'émancipe : elle sera celle qui se penche sur l'homme pour *publier* le mystère de son âme. (Frédéric Lefèvre, *Une heure avec...*, VI^e série, Paris, Flammarion, 1933, p. 265.)

Voici le texte intégral de l'article de *La Vie heureuse*, « Un féminin à "auteur" » :

Pour tant de femmes qui écrivent, et quelquefois des chefs-d'œuvre, la langue française n'a pas un seul nom. Les hommes se nomment des auteurs, et *auteur* est sans féminin. L'Académie de *La Vie heureuse* a cherché, le 2 mars, si, accordant les mots aux faits, on ne pourrait trouver pour les femmes qui publient des

romans, des contes, des études, des vers, et quelques-uns des meilleurs et des plus solides ouvrages de l'histoire, un nom qui permît au moins de les désigner.

Avec beaucoup de sagesse et de modestie, elles s'adressèrent aux philologues : elles prièrent ces hommes savants de leur donner un nom. Et on vit alors quel laborieux ouvrage c'est, de construire un simple petit féminin.

Il faut dire *autrice*, dit M. Antoine Thomas. C'est le féminin des noms de formation savante en *teur*. – On consulta ensuite M. Rémy de Gourmont : « Il faut dire *auteresse*, dit-il ; c'est une forme plus ancienne et plus française. » – « *Autrice* est d'un latin faux, reprit M. Havet, et *auteresse* ne se supporte que dans les mots qui viennent d'un verbe ; il faut dire *autoresse*. » – « *Autoresse* est un emprunt à l'anglais et rien de plus, dit M. Reinach ; pour rester dans la vraie tradition populaire, il faut dire *autrice*. » Étrange embarras ! Fallait-il choisir *autrice* comme *admiratrice*, *auteresse* comme *défenderesse*, *auteuse* comme *chauffeuse* ? On dit que M^{me} de Noailles penchait pour *auteresse*. M. Bréal défendait *auteresse* – qui avait ainsi deux voix chez les philologues – mais avec quelle ironie ! et peut-être parce que ce mot est, sans aucun doute, le plus laid de tous. Il est revêché, pédant, odeur d'écritoire et couleur de lunettes fumées. « Il suffira, écrit avec une douce malice M. Bréal, que les femmes de lettres d'un vrai mérite littéraire et sans prétentions consentent à le porter et à s'en parer. » Il est vrai que pour s'appeler *autoresse*, il faudrait avoir complètement perdu le sens de la toilette.

On s'adresse à M. P. Meyer. On s'attendait aux solutions les plus hardies. Après réflexion, il conseille de dire simplement *femme-auteur*. Avec beaucoup de goût, les femmes-auteurs, puisque c'est ainsi qu'il faut les nommer, se rangèrent à son avis. Et ce n'est point si petite chose : elles ont sacrifié le plaisir d'avoir un nom au respect de la langue française et au désir de ne pas offenser les grâces ; les grâces le leur rendront.

Est-ce, paradoxalement, parce que l'Académie féminine s'est rangée à l'avis de Paul Meyer que celui-ci n'a pas droit à sa photo dans l'article de *La Vie heureuse* ?

Copyright © 2021 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Jean-Baptiste Baronian, *Le féminin d'auteur [en ligne]*, Impromptu #1 (1^{er} sept. 2021), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2021. Disponible sur : <www.arllfb.be>